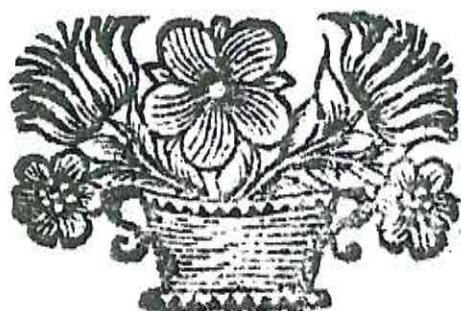


C O N T E S
C H I N O I S
O U L E S
A V A N T U R E S
M E R V E I L L E U S E S
D U M A N D A R I N
F U M - H O A M .

T O M E I I .



A L A H A Y E ,
C h e z P I E R R E G O S S E & C o m p a g n i e .

M. D. C. C. X. X. V. I. I. I.



CONTES CHINOIS

LES AVENTURES

MERVEILLEUSES

DU MANDARIN

FUM-HOAM.



SECONDE PARTIE.

HISTOIRE

Du Vizir Houssan Ben-San.

Vous n'ignorez pas, mon
cher Banou-Rassid, me
dit le Vizir, que mon pa-

Tome 11.

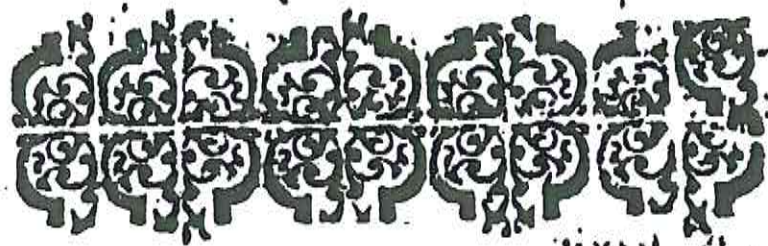
A re

2. Contes chinois ou les
re étoit le Favori de Façredîn
qui le Sultan Mouza Cazem qui
regne aujourd'hui doit la naissance
ce ; mais vous ne sçavez peut-
être pas que ce Monarque avoit
deux fils , Mouza - Cazem qui
étoit le Cader , & Alacod qui
étoit l'aîné dont depuis trente
ans & plus l'on n'a aucune nou-
velle : le premier m'aimoit extrê-
mement & m'aimé encore puis-
qu'il m'a élevé dans le poste où
je suis depuis qu'il est sur le Trô-
ne ; le second jaloux de l'amitié
que son frere avoit pour moi ,
s'appërcevoit avec peine du peu
de complaisance que j'avois pour
lui quoiqu'il fut l'aîné : nous ne
sommes apparemment pas les
maîtres de nos sympathies & de
nos antipathies, puisque quel-
que effort que je fisse pour me
vaincre , je ne pus jamais gagner
sur moi de faire ma cour à Ala-
cod ; ce qui augmenta même ma
hai-

LAUANTERES DE L'UNION. 3
haine pour le Prince, c'est qu'é-
tant devenu amoureux d'une jeu-
ne veuve, il devint mon Rival.
& fut traité plus favorablement
que moi.



A 2 XXIII.



XXIII. SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire du Vizir Honf-
san Ben-san.*

JE parlai un peu haut, conti-
nua le Vizir, sans songer à la
distance qu'il y avoit du Prince
à moi, & Alacou en ayant por-
té ses plaintes à Facreddin, j'eus
ordre de m'éloigner de soixante
lieues d'Astracan, & de ne me
point présenter à la Cour de six
mois: cette punition me mit la
rage dans le cœur, j'étois inca-
pable d'écouter la raison ni les
remontrances de mon pere, je ne
voulus pas même faire la moin-
dre excuse au Prince qui ne de-
mandoit pas mieux que de les re-
cevoir,

6 Contes Chinois ou les
ma sœur, de se tenir à costé de
mon lit; & sans Voïste; lorsque
le jeune Prince se rendoit dans
ma chambre; je ne m'attendois
pas, mon cher ami, qu'Atacou
seroit en la compagnie de son
frere. Ce Prince pour faire con
noître qu'il oublioit entièrement
mes extravagances, voulut bien
me donner cette marque de la
bonté; quel qu'aersion que j'eus
se pour lui je dois rendre justice
à la vérité, il faut avouer qu'il
avoit un mérite distingué, il n'é
toit pas grand; mais c'étoit la
taille la mieux prise de tout At
racan; & son visage étoit d'u
ne beauté si reguliere qu'il étoit
difficile de le voir sans l'aimer:
je fus aussi étonné qu'on puisse
fêre de sa visite; si j'avois été
prévenu de l'honneur qu'il me fit
je me serois bien gardé d'expo
ser Pehrizad à ses yeux, mais la
faute

Avantures de Fum-Houm. 9

fante étoit faite, & il falloit faire bonne contenance; quoique dans le fond de l'ame je fusse au deſespoir; la beauté de ma ſœur fit un effet contraire à mes intentions, Moutacalem la vit avec indifférence, & Alacon ne la regarda qu'avec des tranſports qui me percerent le cœur, & ma douleur fut d'autant plus vive, que je crus lire dans les yeux de Péhrizad que la paſſion de ce Prince lui cauſoit autant de vanité que de plaisir: je ſçus pourtant me contraindre, & je feignis de ne me pas appercevoir de ce qui ſe paſſoit entre ces nouveaux amants.

Je redoublai mes attentions, pour faire garder exactement ma ſœur, je me remis du ſoin de ſa conduite à une vieille eſclave que je croyois incorruptible, mais de quoi l'or & les prezens ne vien-

8 *Contes chinois ou les*
prétente de passer des semaines
entières à la chasse; se tenir en-
fermé dans l'appartement de ma
sœur, il lui avoit promis de l'é-
pouser sitost qu'il seroit monté
sur le Trône; & Pehrizad sensi-
ble à la passion d'un Prince aussi
aimable n'avoit pû lui refuser de
satisfaire à ses impatients desirs.
Que vous dirai-je, mon cher Be-
nou-Rassid? J'ignorois absolu-
ment ce commerce secret, mais
la noire furie qui m'agitoit sans
cesse & qui reveilloit à tous mo-
mens ma haine pour Alacou, m'en-
voyant un rêve qui fut la cause de
tous mes malheurs: je m'imagi-
nai qu'en traversant une Forest
j'entendois des cris affreux, je
crus reconnoître le son de la voix
de ma sœur, je courus à elle, je
la trouvai entre les griffes d'un
Lion terrible, & le Prince Alacou
le Sabre à la main qui accouroit
à son secours; ce rêve m'inquieta,
je

Avantures de Fum-Ham. 9
je m'éveillai en sursaut, je me
sendis à l'appartement de Pehri-
zad sans sçavoir pourquoi. Que
devins-je en l'apercevant endor-
mie entre les bras du Prince ? je
ne fus pas le maître de mon pre-
mier mouvement, pénétré de ra-
ge, je perçai ce Prince de vingt
coups de poignard, j'en fis au-
tant à la vieille esclave, & reveil-
lant alors ma sœur je lui mon-
trai les terribles effets de ma ven-
geance ; elle poussa des cris af-
freux à cette veüe, & comme je
craignois qu'ils n'éveillassent mes
esclaves, je lui mis un mouchoir
dans la bouche, & l'ayant en-
fermée dans une grande caisse de
Sapin, & Alacou, & la vieille
dans une autre je les fis porter
pendant la nuit par quatre escla-
ves à une petite maison que j'ai
aux portes d'Astracan, sans qu'ils
sçussent de quoi ils étoient por-
teurs, je leur ordonnai ensuite de

10. *Contes chinois ou les*
retourner à Astracan, se ouvrant
la caisse où étoit Pehrizad, je me
disposois à l'envoyer tenir com-
pagnie à son amant, lorsqu'elle
se jeta à mes genoux. Barbare,
me dit-elle, avant que de me pri-
ver de la vie, permets du moins
que je la donne à un enfant mal-
heureux que je porte dans mon
sein, il auroit peut-être un jour
été ton maître sans les effets de
ta cruauté, laisse-moi du moins
la consolation de sçavoir qu'a-
près ma mort, je laisse un héri-
tier de tous mes malheurs, je n'ai
pas besoin de te recommander
de lui cacher sa naissance, si tu
as assez de pitié pour le laisser vi-
vre, ton propre intérêt te l'or-
donne.

Je me laissai attendrir par les
larmes de Pehrizad, dont une
violente émotion avança les cou-
ches, comme je m'apperçûs qu'elle
l'avoit besoin de secours je doi-
nai.

Avantures de Fata-Hoam. II
J'ai ordonné à deux esclaves qui demou-
roient toujours dans cette
maison d'aller promptement me
chercher une Sage-femme & de
me l'amener sans qu'elle sçût où
on la conduisoit ; mes ordres fu-
rent exécutez ; la Sage-femme
vint au bout d'une heure , & ma
sœur avec son aide accoucha à
sept mois au plus d'un garçon :
ma première intention avoit été
d'abord de remettre cet enfant à
la Sage-femme avec une bourse
d'or , suffisante pour le faire éle-
ver , mais malheureusement ayant
jetté la vue sur cet enfant , je lui
trouvai des traits si semblables à
ceux du Prince Alacou , que je
sentis renaître toute ma haine
qui n'étoit pas encore assouvie ,
je voulus forcer sa mère à le poi-
garder , elle eut horreur d'une
proposition aussi cruelle , elle s'é-
vanoüit ; O barbarie sans exem-
ple ! je lui mis moi-même le poi-
gnard à

ix Contes Chinois ou les
gnard à la main, je l'appuyai sur
la gorge de son fils, & revenue
de son évanouissement, elle ne
s'aperçût pas plutôt du crime
involontaire que je lui avois fait
commettre, qu'elle s'ôta la vie
avec le même poignard. La Sa-
ge-femme effrayée voulut crier,
je lui fis voler la tête de dessus
les épaules, & avec l'aide de mes
deux esclaves j'enterrai tous ces
corps dans le jardin de ma pe-
tite maison, ensuite pour n'avoir
point de témoins de tant de cri-
mes, je tuai mes esclaves, & leur
donnai la sepulture à côté des
autres.

Je retournai le lendemain dans
Astracan, je fis courir le bruit que
ma sœur avoit été enlevée; l'ab-
sence du Prince Alacou fit croi-
re que c'étoit lui qui me deshon-
oroit, j'en portai mes plaintes au
Sultan, il en fut dans une cole-
re épouvantable, d'autant plus
que

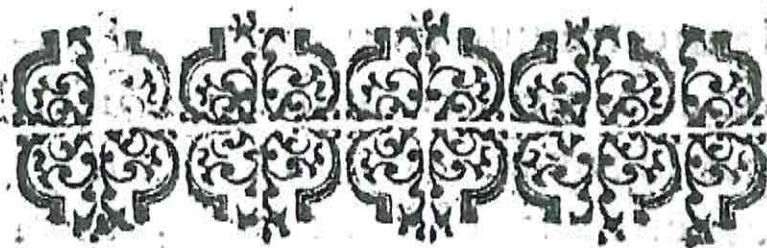
que Mouzacasem l'affura que son frere étoit passionnement amoureux de Felizad; il se passa plusieurs années sans que l'on apprit aucunes nouvelles de ces malheureux Amants que l'on croyoit errans par le monde, & Fagredin ayant payé le tribut ordinaire à la nature, Mouzacasem monta sur le Trône dont je lui avois frayé le chemin par le meurtre du Sultan son frere.

Ce Monarque qui m'avoit toujours donné des témoignages extraordinaires de bonté, me nomma aussitôt son premier Visir & occupa, mon cher ami, cette place depuis plus de vingt ans, mais je n'en suis pas plus heureux: bonté sans cesse par les remords de mes crimes, j'ai tâché par toutes sortes de bonnes actions de fléchir la colere du grand Prophete: j'ai fondé deux Batavia serais pour les Pelerins de la Meque,

24 *Contes chinois ou les*
que, j'ai fait bâtir trois Mosquées.
où l'on nourrit tous les jours
quarante pauvres, j'ai fait faire
des prières par tous les Imans de
ce Royaume, rien n'a pû chasser
le noir mélancolie qui me devo-
re, tous mes vœux ont été re-
jettez : à la fin accablé de tant
d'horreurs dont le secret de ma
vie est noirci, j'ai demandé par
grâce au Prophète qu'il m'ôtât
de ce monde, voilà la seule de
mes prières qu'il paroisse vouloir
exaucer : il m'a envoyé une fie-
vre des plus ardentes, la fièvre
en précède les accès, & je sens
que je n'ai plus que quelques mo-
ments à vivre ; vous trouverez
dans cette cassette de bois de fan-
dalique vous tenez au Sub-
tan, toutes mes pierreries avec
mon testament ; j'y ai joint un
détail encore plus exact de tout
mes crimes : je lui en demande
mille pardons, il aura ma mé-
moire

AVANTURES de Fum-Hoam. 23
moire en execration, ah, je ne
le merite que trop, je meregar-
de comme un monstre qui n'est
pas digne de voir le jour; mais
cependant obligez moi, mon
cher Banou-Rassid, de ne por-
ter cette Cassette à Mouzacasem
qu'après ma mort.



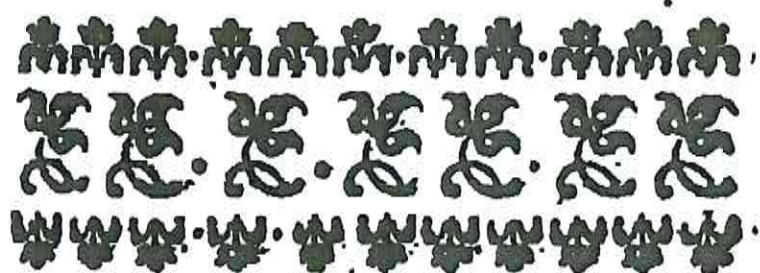


XXIV. SOIRÉE.

*Conclusion de l'Histoire du Visir
Houssan Ben-San , & suite &
conclusion de l'Histoire du Me-
decin Banou - Rasid.*

JE quittai le Visir , continua le
Mandarin , après m'être char-
gé de sa Cassette ; mais à peine
eus-je mis le pied hors de sa
chambre , que tombant dans
de nouvelles fureurs , il fut atta-
qué de convulsions si violentes
que malgré la force de mes re-
medes , il fut suffoqué.

Suite



*Suite de l'Histoire du Medecin Ba-
nou-Rassid.*

JA mais surprise ne fut égale à celle du Sultran à la lecture du Memoire du Visir, que je lui presentais. il pleura tendrement l'infortuné Alacou, & ayant assemblé son Conseil secret pour lui communiquer les pieces que je venois de lui remettre, on y delibera de rendre ce Memoire public, & de s'emparer de tous les biens du Visir qui les leguoit à Mouzacasem, le suppliant seulement d'avoir soin d'une fille unique qu'il laissoit qui se nommoit Semaché: je fus chargé de cette commission je fis transporter au Serail tous les ri-

18 *Contes Chinois ou les*
ches meubles du Visir, & j'y con-
doisis aussi sa fille ; elle avoit à
peine seize ans, mais, Madame,
que de charmes étoient repandus
sur son visage, & que ses larmes
me touchèrent ! J'attribuai d'a-
bord à la compassion ce qui étoit
l'effet de l'amour le plus violent,
& je n'eus garde de m'imaginer
que cette belle fille eut fait sur
mon cœur une si forte impression,
je la presentai donc au Sultan
Mouzacalem, & je ne démentai
bien mes véritables sentimens que
lorsque je m'aperçus de la surpri-
se avec laquelle il la regardoit,
& que je l'entendis s'écrier qu'il
n'avoit jamais rien vû de si par-
fait dans la nature que la char-
mante Semaché : je connus en
ce moment tout mon malheur ;
je sentis dans mon cœur des mou-
vements jaloux qui me firent haïr
le Sultan, je fis de vains efforts
pour surmonter une passion nais-
sante ;

sante, que je vois qui me feroit funeste, l'amour triompha, & malgré toutes mes résolutions je succombai, & je ne pus voir entrer Semaché dans le Serail sans penser mourir de douleur.

Mouzacasem étoit bien fait & d'un tempérament impétueux, il ne tarda guère à faire connoître à Semaché toute la violence de sa passion, l'ambition & peut-être l'amour tirent ses pleurs en peu de jours & j'appris bientôt qu'elle alloit se rendre aux volontez du Sultan; je reçus cette nouvelle avec des transports extraordinaires de fureur, je m'exaltaï en reproches outrageans contre Mouzacasem, comme s'il m'eût enlevé ma maîtresse; je traitai Semaché de perfide, & d'ingrate; comme si elle eût pris quelque engagement avec moi; enfin, Madame, je perdis tellement le jugement que l'on fut obligé

20 *Contes chinois ou les :*
de me garder à vie ; Mouzacaï
sem surpris d'une maladie si
prompte & si extraordinaire me
fit amener en sa présence pour
être lui-même témoin de l'état
dans lequel j'étois : Semaché é-
toit avec lui , lorsque j'arrivai
dans son cabinet , sa présence
rappela dans mon esprit aliéné
mille idées extravagantes, je me
jettai à ses pieds, je lui déclarai
mon amour , & je le fis appa-
remment dans des termes si sin-
guliers & si vifs , qu'ils allerent
jusqu'au cœur de cette belle Sul-
tane; elle comprit en un moment
quelle devoit être la violence
de ma passion puisqu'elle m'a-
voit réduit dans un état si pitoi-
yable , & la comparant sans
doute avec celle du Sultan qui
n'avoit fait paroître auprès d'elle
qu'un pouvoir absolu, auquel
elle étoit prête de succomber ,
elle s'abandonna sur le champ
à :

à une si profôde mélancolie, que Mouzacafem en fut étonné; quel-
qu'effort qu'il fit pour l'en titer,
il ne put en venir à bout, cette
belle personne se trouva bien-tôt
dans le même état que moi; on
ne lui entendit plus nommer que
le tendre Banou-Rassid, en un
mot elle devint en peu d'heures
aussi folle que j'étois fol.

Cette aventure aussi extraordi-
naire qu'il s'en voye, mortifia
extrêmement le Sultan. Il aimoit
tendrement la belle Semaché,
mais il étoit délicat en amour,
& la situation dans laquelle elle
estoit ne lui permettoit pas d'en
faire une Sultane favorite, quand
même il auroit eu moins de de-
licatesse: il fit essayer sur nous
pendant plusieurs jours tous les
remedes ordinaires, & voyant
que l'art de la medecine n'ope-
roit en aucune maniere, il vou-
lut en tenter un auquel ses Me-
decins n'auroient jamais pensé.

22. Comtes Chinois ou les

& qui fut de sa seule Ordonnan-
ce ; il envoya appeller le Cady ,
& nous ayant fait amener Semaché & moi en sa presence , Bannou Rassid , me dit-il en m'em-
brassant , je veux remporter sur
moi-même une grande victoire ;
j'adore la charmante Semaché ;
mais comme je suis persuadé que
vous estes nés l'un pour l'autre
je t'en fais present ; vivez heu-
reux ensemble. Alors le Cady
fit le contrat ; nous le signâmes
sans sçavoir trop ce que nous fai-
sions : le Sultan nous fit condui-
re chez moi ; l'on y servit par
son ordre un repas superbe au-
quel il me fit l'honneur d'assister ;
après le repas , l'on nous coucha
dans le même lit ; & chacun se
retira.

Nos esprits étoient trop déran-
gez pour que je puisse vous dire,
Madame, de quelle manière ils se
sentirent dans leur afflictes natu-
relles.

relle ; il y a apparence que la possession de la belle Semaché n'y contribua pas peu ; je sçai seulement qu'à mesure que la raison me revint : ma charmante Epouse recouvra la sienne, & que le Sultan se sçût un gré infini de nous avoir fourni un remède : aussi simple & aussi naturel que celui qui nous conduisit à une parfaite guérison.

Tant de bontez ne suffisoient pas au grand cœur de Mouzaca-sem, il tendit encore à Semaché tous les biens de son pere, & me fit son premier Visir, je vécus avec mon Epouse dans une union parfaite, j'en eus nombre d'enfans, & ce ne fût que dans une extrême vieillesse que je quittai ce corps caduc pour passer dans un nouveau monde inconnu jusqu'alors au reste des hommes.

Je



JE vous avoüe , dit alors Gul-
 chenraz , que je trouve fort
 plaisant le dénouement de votre
 Histoire , c'est à dire , votre
 guerison & celle de Semaché ,
 & qu'il m'a bien dédommagé du
 recit des aventures de la malheu-
 reuse Pehrizad , dont la fin est si
 tragique : toute la Médecine en-
 semble ne se seroit jamais avisée
 d'un expedient pareil , & je croy
 que l'on pourroit ainsi dans les
 commencemens , remédier à
 tous les genres de folies , par des
 remedes proportionnez à la cause
 qui les a fait naistre :: mais con-
 tinuez , je vous prie , vos aventures ,
 & m'apprenez ce que vous fites
 dans cette partie du monde , dont
 sans doute vous ne sçavez pas le
 nom , puisque vous ne me l'avez
 pas nommé.

AVAN.



AVANTURES

Du Sauvage Kolao.

J'Animai un jeune Sauvage ap-
pellé Kolao & qui demouroit
dans une Isle nommée Misa-
michis, (a) à cause d'une riviere à
la;

[a] Par le recit du Sauvage Kolao, il y a toute apparence qu'il est né dans le Canada vers l'embouchure du fleuve de S. Laurent : le pere Chrétien le Clerc Recollet Missionaire, dit que dans le voisinage de Quebec est un pays appelé Gaspé situé dans des montagnes, des bois & des Rochers près la riviere de Mizamichiche habité par des Sauvages appellez Porte Croix, parcequ'ils furent gucris d'une maladie pestilentielle par le respect qu'ils porterent à la Croix, qu'un homme beau par excellence leur presenta pendant leur sommeil, & qui leur ordonna de porter à la main, sur la chair, ou sur leurs habits, ce signe de leur salut.

laquelle mes ancêtres avoient donné ce nom ; mais je ne puis , Madame , vous dire dans quelle partie du monde elle est située , je n'ai presque point d'idée de la Religion que nous suivions , je sçai seulement que nous adorions le Soleil à son lever , & que tous les matins en tournant le visage vers son Orient nous le saluyons en criant trois fois de toutes nos forces ho ! ho ! ho ! après quoi faisant de profondes inclinations, nous demandions qu'il conservât nos femmes & nos enfans ; qu'il nous donnât la force de vaincre nos ennemis, & qu'il nous accordât une chasse & une pêche abondante.

Vous pouvez aisément vous imaginer , Madame , poursuivit Fum-Hoam , de quelle maniere les premières années d'une vie aussi simple se passèrent ; l'on m'apprit à tirer de l'arc, & quand
j'eus

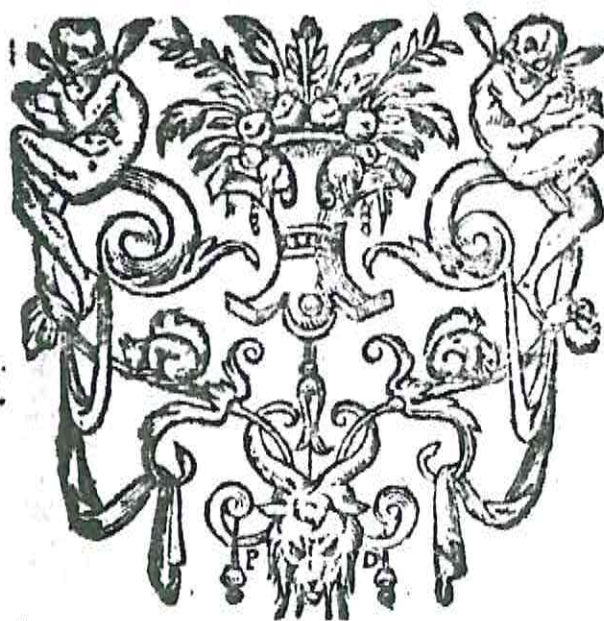
j'eus atteint dix huit ans , je me choisis une femme, je l'aimai tendrement & j'en eus six filles & un garçon : mes filles ne furent pas plûtoſt en âge qu'elles trouverent des maris, & mon fils dont la bravoure étoit reſpectée dans toute l'Iſle , alloit auſſi prendre une femme lorsqu'une maladie très-violente l'emporta en quatre jours : je fus penetré d'une ſi profonde douleur de cette perte qu'après avoir fait pluſieurs extravagances, j'allois me percer le cœur d'une de mes flèches, lorsqu'un de mes camarades m'arrêta le bras : pour quoi veux-tu mourir, Kolao, me dit-il , pendant qu'il y a encore du remede à tes maux , écoute-moi ſeulement avec attention. J'ai ouï dire à mon pere qu'un de nos anciens des plus conſiderables de cette nation fut un jour dangereſement malade , il perdit l'uſage de tous les ſens

& tomba dans des convulsions si violentes qu'on le crut mort pendant un assez long espace de temps ; il revint pourtant à lui, & étant interrogé par ceux qui étoient dans sa cabane, où il avoit été si long temps pendant qu'il s'étoit trouvé sans aucun sentiment, il répondit qu'il venoit du pays des ames ; que par une faveur extraordinaire qui n'avoit jamais été accordée qu'à lui, le Souverain de ce Royaume qui s'appelloit Pat Koot parout lui avoit permis de retourner dans son Isle, pour apporter des nouvelles d'une region qui jusqu'alors leur avoit été inconnue, qu'au reste ce pays n'étoit éloigné d'eux que de cent lieuës, qu'on pouvoit y aller par le Septentrion de l'Isle, & qu'après avoir traversé à gué & à la nage un grand étang de quarante lieuës de largeur rempli de Joncs marins,

on



Avantures de Fum Hoam. 29
on arrivoit dans le pays de Pat-
Koot parout ; que s'il agréoit
les presents qu'il falloit lui por-
ter, on pouvoit avec sa permission
entretenir les ames de ses anciens
amis, & même ramener celles
que l'on voudroit, pourvû que
leurs corps n'eussent pas encore
souffert de corruption.





I XXV. SOIREE.

*Suite & conclusion des aventures du
Sauvage Kolao.*

VOilà, me dit mon camarade ce que notre ancien raconta à ceux qui étoient dans sa cabane: il leur auroit fait un récit plus détaillé, & rapporté les conversations qu'il eut avec les ames de ses amis; si la mort notre plus cruelle ennemie ne lui eût fermé les yeux en ce moment: elle fut sans doute jalouse des bontez de Pat - Koot - Parout, & craignit que notre ancien n'entreprît de lui ravir un jour quelques-uns de ses parents; voilà la raison pour laquelle elle l'enleva d'entre nous si précipitamment.

Ton

Ton fils ne vient que de mourir ; te sens-tu assez de courage pour entreprendre un voyage aussi difficile que celui du pays des ames ; Je t'y tiendrai compagnie , & nous ramènerons l'ame de ton fils ; ou nous mourons à la peine. J'acceptai cette proposition avec beaucoup de joye, trois de nos camarades se joignirent à nous , & après avoir fait un grand festin à tous nos amis , nous prîmes nos Arcs & nos Flèches , des coliers de corail , & du petun pour présenter au Pat. Koot - Patout , & nous nous mêmes en chemin à la pointe du jour : en marchant toujours du côté du Septentrion , nous parvînmes en peu de jours à l'étang désigné par notre ancien , & ayant coupé des perches, pour sonder le gué, nous nous mêmes à l'eau & nous marchâmes à grands pas & avec beaucoup de fatigue ;

le soir étant venu , nous piquâmes nos perches dans le fond de l'eau , nous y attachâmes des filets de coton qui formoient une espece de lit , & nous y dormîmes jusqu'au lever du Soleil ; après deux jours d'une pareille marche nous nous trouvâmes de l'autre côté de l'étang , nous abordâmes dans ce pais tant désiré & nous fûmes agréablement surpris à notre arrivée d'y voir une infinité d'Esprits , d'Arcs , de Fleches & de Massuës qui voltigeoient à nos yeux , comme de petits nuages , & qui par je ne sçai quel langage inconnu , nous firent comprendre qu'ils étoient au service de nos peres & de nos camarades ; mais un moment après nous pensâmes mourir de frayeur , lorsqu'approchant d'une cabane semblable à celles de notre Isle , à l'exception qu'elle étoit d'une hauteur prodigieuse ,
nous

nous y apperçûmes un homme
ou plûtost un geant armé d'un
Arc & d'une Massuë terrible ; il
jeta sur nous des regards étein-
celants de colere & nous parla
dans ces termes : Qui que vous
» foyez , disposez-vous à mourir
» puisque vous avez eu la teme-
» rité de passer ce trajet & de
» venir dans le pays des morts ;
» je suis Pat-Koot-parour le gar-
» dien, le maistre , le Gouver-
» neur de toutes les ames.

Le geant avoit déjà sa massuë
levée pour nous assommer tous,
lorsque me jettant à ses pieds je
le conjurai autant par mes lar-
mes que par mes discours , d'ex-
cuser la temerité de mon entre-
prise qui meritoit toute sa colere:
» Decoche contre nous, lui dis-
» je, toutes les Fleches de ton
» Carquois ; ou écrase-nous de
» la chute de ta Massue , voilà
» nos estomacs & nos testes , tu
es

34 *Contes chinois ou les*

» es l'arbitre souverain de notre
» vie , ou de notre mort ; mais
» s'il te reste encore quelque
» sentiment de compassion, par-
» donne-nous notre hardiesse ,
» en consideration d'un malheu-
» reux pere qui n'est coupable
» envers toi que par sa trop gran-
» de tendresse pour un fils uni-
» que qu'il vient de perdre ;
» daigne agréer les presents que
» nous t'apportons du pays des
» vivants , & nous recevoir au
» nombre de tes amis.

Ces paroles si soumises tou-
cherent le cœur de Pat-Koot-
Parout ; il parut sensible à ma
douleur , reçut mes presents, me
dit de prendre courage , & pour
me combler de graces & de con-
solation , il m'assura qu'avant
mon départ , il me rendroit
l'ame de mon fils ; mais qu'en
attendant cette faveur extraor-
dinaire il vouloit me regaler
ainsi

ainsi que mes camarades , d'une liqueur excellente qu'il nous presenta dans sa cabane ; nous en bûmes tous avec un plaisir d'autant plus grand qu'il nous rétablit en un moment les forces que nous avions perduës par la fatigue d'un voyage aussi penible.

Pendant que nous nous rejouissions avec lui , l'ame de mon fils arriva , je reconnus sa voix , j'en pensai mourir de joye , & suppliant le geant de me la donner pour la reporter dans son corps , elle devint dans un instant grosse comme une pomme , il la prit entre se mains & l'ayant enfermée bien étroitement dans un petit sac de cuir , qu'il lia d'une ficelle , il me le pendit au col , & nous donna notre audience de congé avec ordre en arrivant dans notre Isle , d'étendre le corps de mon fils dans une cabane toute neuve , d'ouvrir ce petit sac sur sa

sa bouche, d'y remettre son ame, & de prendre bien garde que le sac ne fût ouvert avant ce temps, de crainte que l'ame de mon fils n'en sortît aussitost & ne revînt dans son país qu'elle ne quittoit qu'avec repugnance.

Après avoir reçu le sac avec des transports de joie inconcevables, l'on nous montra par l'ordre de *Pat-koot parout*, le lieu tenebreux où étoient retenues les ames des mechants, il n'étoit couvert que de branches de sapin seches & mal rangées, au lieu que les cabanes des ames vertueuses étoient ornées d'une infinité de feuillages toujours verts par dedans & par dehors, & que le Soleil venoit tous les jours les visiter, & renouveler les branches de sapin, & de cedre sur lesquelles elles se reposoient & que l'on voyoit autour de ces cabanes les esprits de leurs Arcs,
de

de leurs Fleches. & de leurs Mas-
sues, avec lesquels ils prenoient
le même plaisir que dans le pays
des vivants.

Après avoir considéré ces choi-
ses avec admiration, nous bû-
mes encore chacun deux coups
de la même liqueur que l'on nous
avoit déjà présentée, nous nous
remîmes ensuite en chemin, nous
entrâmes dans l'étang, nous pi-
quâmes nos perches, nous y
attachâmes nos lits, & nous
nous y endormîmes profonde-
ment : mais soit que ce fût la
volonté du grand rat Koot-pa-
rout, soit que ce fût par l'effet
de la liqueur que nous avions bûe,
nous nous retrouvâmes tous à
notre réveil dans notre Ile, à
cent pas de ma cabane.

On peut facilement juger de
la joye que nos camarades eurent
de nous revoir, & de l'admira-
tion dans laquelle ils furent au

recit merveilleux que nous leur fimes de notre voyage & de notre retour: ils ne pouvoient croire que j'eusse réellement l'ame de mon fils enfermée dans le sac de cuir qui me pendoit au col, & ils atendoient avec une très-grande impatience, que rentrée dans son corps, elle leur confirmât la verité de ce que nous leur racontions: pour y parvenir, nous fîmes promptement une cabane toute neuve, & nous y portâmes le corps de mon fils: pendant notre voyage la mere & trois autres femmes l'avoient conservé fraîchement en éloignéant les mouches avec de grands éventaills de plumes, & je me preparois à executer les ordres de Pat-Koot-parout, lorsque par un accident auquel je ne m'attendois pas, je fus penetré de la douleur la plus cruelle.

Pendant que j'avois travaillé

à

à faire la cabane neuve , j'avois remis à ma femme le sac dans lequel étoit enfermée l'ame de mon fils , elle avoit été présente au recit de l'Histoire de notre voyage , la deffense d'ouvrir ce sac excita sa curiosité , quoique je lui eusse bien recommandé encore de n'en rien faire ; elle delia la ficelle , & l'ame de mon fils étant retournée subitement au pays d'où nous l'avions été chercher avec tant de peine , je trouvai le sac vuide ; non Madame , continua le Mandarin , ma rage & ma fureur ne peuvent s'exprimer , dans mon premier transport je dechargeai un si furieux coup de bâton sur la tête de ma femme , que je lui fis voler la cervelle en l'air , ensuite tirant d'une espee de guaine , un coûteau dont la pointe & le tranchant étoient faits de pierre à feu , je me l'enfonçay dans le cœur ,

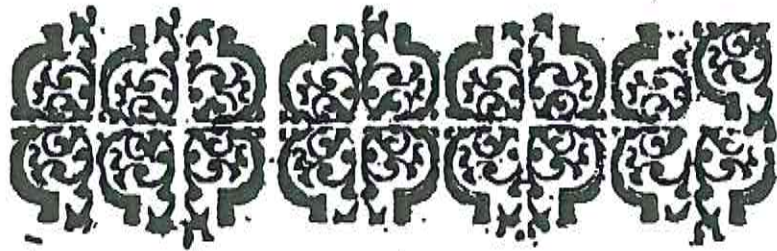
70 Contes chinois où les
cœur, & tombai roide mort sur
le corps de mon fils, laissant mes
camarades très affligés d'une ca-
tastrophe aussi triste, & qui les
privait du plaisir d'apprendre a-
vec encore plus de certitude des
nouvelles du pays des ames, &
dans quelle classe étoient celles
de leurs peres & de leurs freres.



Effectivement ces pauvres mi-
serables perdoient beaucoup,
dit en riant la Reine de la Chi-
ne, ce jeune garçon leur eût fait
de jolis contes. Mais au sortir de
ce corps que devintes vous ? Je
passai dans celui d'une esclave
appelée Iloul, qui fut vendue à
la fille du premier Medecin du
grand Mogol qui faisoit sa resi-
dence à Agra, poursuivit le Man-
darin : il ne m'arriva dans cet
état aucun événement singulier
qui me regarde personnellement,
ma

Avantures de Fum-Hoam. 41
ma vie fut des plus simples &
des plus unies , mais ceux aus-
quels ma jeune maîtresse eut part,
où dont j'ai entendu faire le re-
cit étant à son service peuvent
amuser quelques momens vostre
Majesté : vous me ferez donc
plaisir de me les raconter , reprit
Gulchenraz ; cela étant , Madam-
e , continua le Mandarin , je
vais satisfaire votre curiosité.





AVANTURES

*De Dardok racontées par son Esclave
de Ilan.*

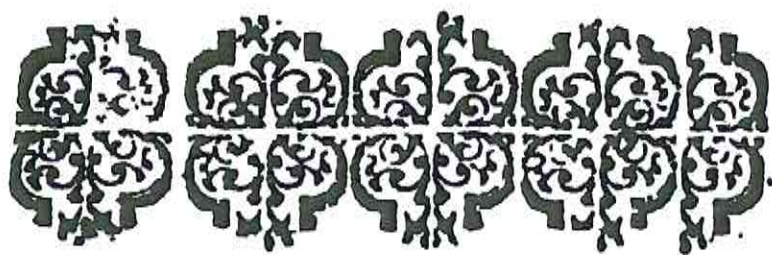
MA jeune maitresse se nom-
moit Dardok, sa physiono-
mie fine & spirituelle plaisoit in-
finiment, & à quinze ans elle
étoit si supérieure à toutes les
filles de son âge par les graces
de sa personne & par le brillant
de son esprit, qu'on ne pouvoit la
regarder sans admiration.

Takfur, premier Medecin du
Prince Filu Sultan des Indes, a-
voit fait plusieurs voyages à Agra,
ily avoit lié une amitié très é-
troite

44 *Contes Chinois ou les*

Madame , pour-vous faire con-
noître le caractère du Visir ,
il est nécessaire de remonter jus-
qu'à son origine.





X X V I : S O I R E E .

Suite des avantures de Dardok.

BArzalü , né aux environs de Cabul [a] étoit d'une extraction très-basse , son premier emploi fut d'estre Cuisinier ; mais se lassant bientôt d'un état aussi peu convenable à son génie , il le quitta pour se faire Fakir : [b] après avoir couru pendant toute la journée les rues de :

(a) Ville & Royaume dans les Etats du grand Mogol , elle est très-voisine de la Perse & du Zagathay & a le Royaume de Cachemire au Levant.

(b) C'est le nom que l'on donne aux pauvres de profession dans les Etats du grand Mogol.